

Ce triomphe véritable enchantait Sanchez. Loin de réveiller en son cœur les terribles éclairs de la jalousie, de cette passion qui le rendait fou, la suprématie qu'exerça Clotilde sur tous les assistants doubla son bonheur de la posséder, en lui en faisant mesurer toute la grandeur.

L'estime qu'il avait pour sa femme et la persuasion d'occuper son cœur sans partage augmentèrent encore son orgueilleux enivrement. Il se dit qu'il était l'homme le plus heureux de la terre et remercia Dieu de lui avoir permis d'arranger sa vie d'une si délicieuse façon. En cet instant il se promit, sans toutefois donner dans l'excès contraire, de ne plus repousser les avances de ses voisins avec autant de rigueur, et Clotilde, qui s'amusaient énormément, confirma ce projet, dont la réalisation devait, tout en flattant la vanité du marquis, plaire à celle qui l'avait fait naître.

M. et Mme d'Alviella quittèrent le château du comte à une heure assez avancée, et pendant toute la route se firent mutuellement part du plaisir qu'ils y avaient goûté. Au moment où leur demeure s'illuminait au dedans pour leur retour, trois chaises de poste, entraînées chacune par quatre chevaux, passèrent sur la route au bas de la colline. Une main sortit par la portière de l'une d'elles, désignant le château du marquis, et Schiba, sous les traits de sir Perkins, dit à l'inconnue et à Georges de Maurange, qui se trouvaient assis en face de lui :

—Voilà la demeure du maudit.

LE TROISIÈME COMPLICE.

Lorsque le marquis d'Alviella et sa jeune femme avaient quitté Paris pour se rendre en Touraine, Schiba et l'inconnue, ainsi que de Maurange, étaient entrés dans une phase nouvelle. A l'agitation de leur vie avait succédé un calme complet, mais avant de retracer cette période d'attente, il est indispensable de remonter aux événements qui avaient déterminé complètement Georges à devenir le complice du vieil indien et de sa compagne.

On n'a pas oublié la scène terrible à la suite de laquelle l'ancien adversaire du marquis d'Alviella aurait indubitablement succombé si un des esclaves de la dame de Neuilly n'avait consenti, pour mille roupies, à sucer sa blessure, et si Schiba n'avait ensuite employé toute sa profonde science à vaincre la fièvre terrible que le désespoir avait produite chez le blessé. A la suite de ce tragique incident, Georges était tombé dans une sorte de torpeur qui dura plusieurs jours, et que le Khansaman prolongea plusieurs fois dans l'intérêt même du malade. Ce long affaïssement presque semblable à un profond sommeil lui rendit des forces, rétablit normalement les parties atteintes et versa dans son esprit un calme d'une froideur extrême et d'une lucidité grande. Il en sortit comme on sort d'un songe péniblement commencé, mais dont le dénouement allégre pallie l'horreur des premiers instants.

Des qu'il put se lever et faire quelques pas dans le jardin, soutenu soit par Schiba, soit par l'inconnue, il ne songea qu'à remercier ses hôtes des soins empressés dont ils l'entouraient. Petit à petit, cependant, la mémoire lui revint, et il aborda les questions sérieuses, en déclarant à l'inconnue qu'il voulait quitter le jour même la villa de Neuilly, afin de disputer Clotilde au marquis.

—Vous êtes libre, monsieur de Maurange, je ne vous retiens pas, dit-elle.

—Merci, madame, je quitterai votre maison ce soir, mais je n'oublierai pas que je vous dois la vie.

—Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, répondit l'inconnue, c'est lui.

Elle désigna Schiba, qui entraînait en ce moment.

—Lui ! répéta Georges ; en effet, je me souviens maintenant. Il me semble que je l'ai entrevu maintes fois, se penchant sur mon chevet, pour me verser un baume salutaire. Vous êtes donc médecin, Schiba ?

—Oui, sahib, répondit le vieillard ; je guéris les âmes et les corps de toutes les souffrances.

Le sérieux avec lequel ces mots furent prononcés imposa Georges.

—Les âmes aussi ? fit-il.

—Oui, reprit le vieil Indien, les âmes aussi, et j'emploie, pour y arriver, les moyens analogues à ceux qui me servent pour leur enveloppe périssable. Je les sonde et sais découvrir la cause de leur souffrance. Ici, nous sommes trois malades. moi, je suis blessé là (et il se frappa le cœur) depuis plus de quarante ans ; ma maîtresse porte, depuis plusieurs années, un noir chagrin en elle, mais le même coup nous guérira tous les deux ; vous, votre maladie morale est moins terrible que la nôtre, mais elle n'en est pas moins douloureuse pour cela. Vous allez nous quitter, et puis, que ferez-vous ?

—Je tâcherai de reconquérir le terrain que ma maladie m'a probablement fait perdre dans la grande entreprise que je poursuis, et j'atteindrai le but.

—Trop tard, je sais ce que vous voulez dire.

Georges jeta sur l'inconnue un regard de reproche.

—Je n'ai point de secret pour Schiba, dit-elle, car je le sais discret comme la tombe.

—Oui, trop tard, répéta le vieil Indien. Depuis qu'on vous a transporté ici tout sanglant, le marquis d'Alviella, votre rival, a gagné du terrain ; il est aimé, agréé par M. Schunberg, et, avant un mois, il sera son gendre.

En apprenant ces nouvelles, que Mme Firmin venait d'envoyer de Rome, de Maurange se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil. L'inconnue et Schiba l'examinèrent quelques minutes, en respectant par le silence la profonde rêverie qui s'empara de leur hôte. Le visage de Georges exprimait plutôt le découragement que la douleur. Un sourire expressif de Schiba le fit remarquer à sa maîtresse.

—Jetons le masque, dit-il au bout de quelques instants, notre cause est commune, et nous ne pouvons sérieusement nous unir qu'en usant vis-à-vis les uns des autres d'une entière franchise. Ecoutez-moi bien, monsieur de Maurange, et point de fausse honte. Si Mlle Schunberg épouse le marquis, il ne vous reste pour tout bien que les cent mille francs, prix de votre blessure. Mais qu'est-ce que cela ?

—Une misère, en effet, répondit Georges avec conviction.

—Vous regrettez la femme, je le crois, mais surtout vous regrettez la dot. Ne vous en défendez pas. J'ai commencé par vous dire : Jetons le masque ; que le vôtre tombe d'abord, les nôtres le suivront. Vous regrettez la dot de Mlle Schunberg, et c'est fort naturel, car il est peu de fortunes aussi considérables que la sienne. Or, celui qui vous enlève ce trésor est notre ennemi commun, le marquis Sanchez d'Alviella. Eh bien ! voulez-vous vous venger de lui ?

—Me venger du marquis ?

—De votre heureux rival, de celui qui vous a presque tué et qui vous ruine, continua la jeune femme.